

SOPHIE ET FRANÇOIS RUDE

Un couple d'artistes au XIX^e siècle

A PARTIR DU 13 OCTOBRE, LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE DIJON PROPOSE UNE EXPOSITION DE GRANDE ENVERGURE AUTOUR DU COUPLE D'ARTISTES DIJONNAIS FRANÇOIS ET SOPHIE RUDE. INÉDITE PAR LE REGARD CROISÉ QU'ELLE POSE SUR L'ŒUVRE DE CHACUN, CETTE EXPOSITION EST AUSSI LA PREMIÈRE RÉTROSPECTIVE CONSACRÉE AU SCULPTEUR FRANÇOIS RUDE DEPUIS 1955 ET UNE TOTALE DÉCOUVERTE DE L'ARTISTE PEINTRE SOPHIE RUDE, NÉE FREMIET. L'OCCASION DE RENDRE HOMMAGE À CE COUPLE D'ARTISTES ENGAGÉS DANS UN XIX^e SIÈCLE POLITIQUEMENT TRÈS MOUVEMENTÉ, ET DE SUIVRE LEURS TRACES À TRAVERS LE PATRIMOINE LOCAL.

Textes : Marie-Paule Languet et Geoffroy Morhain - Photos : musée des Beaux-Arts de Dijon / François Jay, sauf mention contraire



A gauche et à droite, deux huiles sur toile de Sophie Rude conservées au musée des Beaux-Arts de Dijon : son autoportrait (1841) et le portrait de son mari (1842). Au centre, le moulage grandeur nature du *Départ des volontaires de 1792* (l'œuvre majeure de François Rude, plus connue sous le nom de *La Marseillaise*, lire p. 38) tel qu'il est présenté au musée Rude de Dijon, sur le mur de l'ancienne église Saint-Etienne.

Un facteur zélé



NOTRE CONTEUR JEAN-MICHEL VAUCHOT POURSUIT SES DÉAMBULATIONS POÉTIQUES AU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE DIJON OÙ IL A RETROUVÉ LE SYMPATHIQUE MESSAGER DES DIEUX, HERMÈS (MERCURE CHEZ LES ROMAINS). COMME CES DEUX-LÀ NE S'ÉTAIENT PAS REVUS DEPUIS SIX ANS⁽¹⁾, ILS ONT FROTTÉ DEUX MORCEAUX DE BOIS POUR RÉVEILLER LE FEU D'UNE BIEN ÉTRANGE HISTOIRE. TU NE SENS RIEN ? ALORS ÉCOUTE...

Vu et raconté par Jean-Michel Vauchot

Là-haut, sur l'Olympe, la cohabitation s'avérait difficile. Dans l'immeuble, Zeus et ses colocataires s'opposaient régulièrement. Leurs querelles concernaient surtout l'entretien des parties communes et l'acheminement du courrier. Hermès, dont la fonction spécifique était messenger, fut chargé par les dieux réunis en assemblée plénière d'aller faire un saut chez les hommes. Il devait trouver des

elle avait tout le matin parlé plus à son chien qu'à ses voisins. Comme le facteur n'apportait que factures et journaux, la concierge ne le retint pas plus longtemps. Le deuxième jour, apercevant en sa main courriers de différentes tailles et couleurs, elle se fendit d'un large sourire. La gardienne s'empara prestement des plis. Tel le dieu de l'Amour lançant ses flèches les yeux bandés, elle ficha ses doigts dans le paquet pour extraire, yeux

rayonnante, précédée par l'odeur des produits qui font briller. Majestueuse, elle s'avancit appuyée sur son balai retourné, symbole de sa toute puissance sur le courrier et l'escalier.

Le cinquième jour, le demi-dieu de La Poste estima qu'il pouvait rejoindre ses pénates ouatés. Il avait trouvé sous sa casquette la solution idoine et conclu accord pour le transport...

Le sixième jour : tu as dû apercevoir dans

Dame pipelette aboya un « B'jour » car elle avait tout le matin parlé plus à son chien qu'à ses voisins.

solutions « terre à terre » pour pallier aux dysfonctionnements célestes. Il endossa donc l'uniforme terrien en rapport avec ses attributions et dissimula son trop célèbre couvre-chef sous une casquette.

A peine avait-il posé le pied sur le sol qu'on le salua par un sonore :

« Tiens, v'là l'facteur !

On l'accueillit au bistrot des halles où il prit vite l'habitude, avec modération toutefois, de parler l'argot du quartier :

- *Un canon patron, juste un fond !*

C'est là qu'on le mit en garde avant sa première distribution :

- *Dans l'immeuble d'à côté, le cerbère a l'habitude de récupérer les lettres pour ses locataires.* »

La première rencontre fut tendue : la portière avait imposé son air rogue entre la porte et le chambranle de sa loge. Dame pipelette aboya un « B'jour » car

fermés, les lettres parfumées. Ce soir, la « *concepige* » remettra en main propre à ses hôtes les missives amoureuses. Elles seront imprégnées des fragrances de la loge. Le postier céleste, inquiet à l'égard de son uniforme, voyait la poêle graisseuse fumer, signe que l'andouillette était dorée.

Le troisième jour, la pipelette le félicita pour « *sa tenue extrêmement seyante* ». Il lui fit compliment sur son escalier impeccablement tenu. Notre messenger prenait son rôle d'émissaire très au sérieux. Ses semelles ailées en faisaient le plus zélé des facteurs.

Le quatrième jour, la concierge semblait avoir disparu. Le postier explora sans succès cour, escalier, cave, loge... Il fit mine de déposer lettres et journaux directement dans les boîtes aux lettres. C'est alors qu'elle surgit de nulle part :

les cieux fumée blanche et fumée grise. On venait d'y sacrer concierge divine et l'andouillette était dorée à point.

Le septième jour, j'ai reçu dans une enveloppe timbrée cette fable extravagante. Si tu ne me crois pas, sache que seul le cachet de La Poste fait foi !

(1) Texte original publié dans *Neuf de cœur* n°5, éditions du Seuil, septembre 2005.

Avertissement

Il est certains récits anciens dont la dimension fantastique a toujours nécessité une apparente crédulité de l'auditeur afin que la magie de la narration opère. On peut se demander si, aujourd'hui, le lecteur assimilera aussi facilement que le public antique les invraisemblances de la mythologie grecque revisitée... Bref, laissez-vous porter par l'histoire !



Mercure rattachant sa talonnière, bronze de 1928 (1,17 x 0,43 x 0,50 m) de François Rude (1784-1855). © Musée des Beaux-Arts de Dijon / photo François Jay.

L'amour donne des ailes



A LA VEILLÉE, PENDANT QUE L'ON CASSE LES NOIX, ON RACONTE AUSSI LES HISTOIRES. « UN CONTE NE MEURT PAS FAUTE D'ÊTRE DIT, IL TRÉPASSE DE NE PLUS ÊTRE ENTENDU. » IL EST COMME L'AMOUR. IL POUSSE UN PEU PARTOUT ET S'ENTRETIENT AVEC LA VÉRITÉ DU CŒUR. JEAN-MICHEL VAUCHOT S'INSPIRE ICI D'UNE ŒUVRE DE FRANÇOIS RUDE POUR NOUS CONTER SON HISTOIRE...

Vu et raconté par Jean-Michel Vauchot, conteur-auteur

Il était une fois un roi dont la barbe était devenue subitement tout argentée. Il cherchait un prétendant à qui accorder une main précieuse. Ce n'était pas là projet facile à mener car de mains sa fille n'avait point. Elle agissait pour bras deux ailes d'aigle blanc.

Le monarque fit alors claironner à tout-va et crier à gorge déployée que celui qui épouserait la princesse posséderait sa fortune.

La perspective de faire main basse sur le trésor royal fit accourir les épouseurs aux doigts crochus.

Une rumeur courait le pays. Elle disait qu'en lieu et place des voluptueuses caresses espérées, les ailes virginales se refermaient comme un linceul sur le corps des amants dont on ne retrouvait jamais ni la peau ni les os.

La sorcière ensorceleuse avait prédit que seul un homme habile pourrait briser le sortilège.

Jean le sabotier entendit cette terrible histoire durant une veillée glaciale. Lui dont on vantait l'adresse pour écraser la coquille sans briser la noix se montrait ce soir-là « dénoisilleur concasseur ». Le récit le troublait. Il n'était ni cupide ni envieux, juste intrépide et déjà amoureux.

Il prit sur-le-champ la route : direction le château pour faire sa demande en mariage. Quand l'union fut célébrée, le chapelain embarrassé lui remit « cet anneau d'or qu'on ne rompt qu'à la mort ».

Pendant leur première nuit, la princesse se montra à son mari drapée dans ses ailes immaculées.

L'homme avança les doigts devant les bougeoirs posés sur le guéridon. Jean jouait avec le feu et ses mains dessinaient sur le mur des ailerons noirs hallucinatoires. Il lançait des « *je t'aime* » incantatoires, jamais lus dans

figure ligneuse lui dire : « *Que le grand Cric te croque si ma coque tu n'écales d'un coup !* ». Jean sortit alors son petit marteau. En un geste précis il écrasa la coquille, brisant ainsi le sortilège. L'altesse royale retrouva immédiatement ses bras.

Une griffe persistait cependant sur sa main droite. Son mari lui offrit un doigt de cuir, celui que portent toutes les dénoisilleuses. Le pouce protégé, l'ultime secret fut bien gardé. La jeune femme apprit même à émietter l'enveloppe du fruit dont elle extirpait

La sorcière ensorceleuse avait prédit que seul un homme habile pourrait briser le sortilège.

un grimoire, pour pouvoir s'enfuir à tire-d'aile avec sa belle histoire.

Soudain la princesse entra en transe ! Ses terribles serres griffaient, labouraient le parquet, faisant trembler la coupe de fruits secs. Une noix roula sur le sol. Le dénoisilleur mit le pied dessus et entendit l'envoûteuse à la

les cerneaux entiers.

Le bon roi en resta bouche bée puis balbutia : « *Hé bé !* »

Le conteur malicieux conclut :

« *Les jeunes époux alités purent enfin convoler jusqu'au septième ciel mais cette fois-ci c'était l'amour qui leur donnait des ailes.* » ■



Hébé et l'Aigle de Jupiter, 1847-1857, marbre (2,53x1,20x0,80 m) de François Rude (1784-1855) commandé par la Ville de Dijon et achevé par Paul Cabet (1815-1876). © Musée des Beaux-Arts de Dijon / photo Hugo Martens.